Comme vous pouvez le constater, vous avez été nombreux à vous être sentis concernés par cette journée de réflexion sur l'intellectuel chrétien dans la société française. Vous avez déjà sérieusement préparé cette journée, -le compte-rendu que nous venons d'entendre le démontre-, et vous allez encore avoir la possibilité de continuer à travailler la question en petits groupes, après avoir écouté les trois contributions de cette matinée.

Si je prends maintenant le temps de vous dire quelques mots, c'est avant tout pour me réjouir de cet ordre du jour, et non pas pour orienter notre journée. Nos orateurs de ce matin n'auront pas non plus cette tâche mais par leurs questionnements et le partage de leur expérience, ils entendent surtout enrichir encore cette réflexion, importante pour les chrétiens que nous sommes.

En effet, la foi et l'exercice de l'intelligence vont étroitement de pair. Vous connaissez, sans doute, peut-être même en latin, la conviction centrale de saint Augustin : « *Intellige ut credas, crede ut intelligas* » : en libre traduction « *fais preuve d'intelligence pour croire, et crois afin de comprendre* ». C'est ainsi qu'en son axiomatique même, le plus grand théologien d'Occident exclut la sainte ignorance.

Un croyant est forcément quelqu'un qui cherche à comprendre. Selon Augustin, il doit comprendre pour croire et s'il croit, c'est encore pour comprendre : « *crede ut intelligas* » ! Je sais bien qu'on est renvoyé, de temps de temps, au *Credo quia absurdum* de Tertullien : « *je crois parce que c'est absurde*». Mais cette citation est alors sortie de son contexte : c'est au sujet de la mort du Christ, Fils de Dieu, qu'il s'exprime ainsi. Et ce n'est pas lui qui a forgé la tradition de notre christianisme occidental car c'est d'Augustin que nous sommes les héritiers, tout comme de s. Thomas d'Aquin. Tout chrétien qui vit comme croyant est forcément un intellectuel, au sens étymologique du mot, et non bien entendu au sens académique. Car pour s. Thomas, après s. Augustin, croire c'est « *cum assensione cogitare* » ; une nouvelle fois, en traduction libre, cela signifie, « *donner son assentiment en réfléchissant* » ; il ajoute « C'est bien le propre du croyant de réfléchir en donnant son assentiment » [1].

Pour Thomas d'Aquin : croire est un processus de connaissance au sens strict (son ordre est celui de la *theoria*), et en même temps c'est une démarche de liberté où l'amour joue le plus grand rôle. Certes, pour lui, croire, c'est adhérer à des vérités qui ont forme de proposition, mais l'adhésion ne s'arrête jamais aux propositions[2] et le mouvement de la foi lui-même ne vient pas de ces propositions, mais c'est l'amour qui y fait adhérer.

Très bien, me direz-vous, mais cela se heurte à un constat assez rude : il y a à peine un siècle les catholiques ont eu pourtant beaucoup de mal à se situer au registre de la vie intellectuelle de leur temps et ils n'y étaient guère aidés par le magistère romain de l'époque. Il suffira, à ce sujet, de rappeler l'épisode assez lourd de la crise moderniste, durant lequel on demandait, aux catholiques de croire, par exemple, à la vérité littérale des premiers chapitres de la Genèse, y compris qu'Eve était réellement issue de la côte d'Adam. On peut aisément

[1] Somme Théologique, IIa IIae, q.2, corps
[2] Voici la référence de cet énoncé fameux :Ibidem, IIa IIae q.1 a. 2,ad 2um ; *terminatur non ad enuntiabile sed ad rem*.

imaginer que les paléontologues catholiques de l'époque aient ressenti plus que de la perplexité !

Mais laissons l'anecdote pour n'y relever que le régime de vérité imposé alors aux intellectuels catholiques. Constatons que ces mêmes années, qui sont aussi celles de l'affaire Dreyfus, voient naître la figure de l'intellectuel français et notons qu'il faudra une quarantaine d'années de plus pour que s'affirme la figure de l'intellectuel catholique avec le Centre catholique des intellectuels français. Celui-ci s'installe solidement dans le paysage culturel de notre pays entre 1945 et 1970, non sans que ce sommet n'ait eu des précédents étudiés dans quelques travaux de valeur au cours des quinze dernières années.

Parmi ces travaux, il convient de mentionner la thèse d'Hervé Serry, *Naissance de l'intellectuel catholique*[3], qui étudie la période qui va de 1880 à 1935. Il faut aussi retenir le colloque rassemblé par Pierre Colin, *Intellectuels chrétiens et esprit des années 1920*[4] , qui s'intéresse à une séquence chronologique à la fois plus brève et en même temps plus large : on y fait leur place aux chrétiens de la Réforme et aux orthodoxes ; la politique et la littérature y retiennent également l'attention.

L'histoire des intellectuels catholiques comporte naturellement de nombreuses facettes que je ne puis que mentionner brièvement. La facette politique a été remarquablement analysée par Jacques Prévotat, dans sa thèse de 1994 dont on trouvera un résumé dans *Les catholiques et l'Action française. Histoire d'une condamnation 1899-1939* [5]. Etienne Fouilloux a étudié la facette théologique dans *Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II, 1914-1962* [6] On peut aussi se rendre compte de l'activité des intellectuels catholiques à travers l'histoire de leurs revues les plus significatives. Retenons au moins quatre titres qui leur sont consacrés: Jean-Claude Delbreil, *La revue « la Vie intellectuelle »*[7] ; Aline Coutrot, *Un courant de la pensée catholique, l'hebdomadaire Sept*[8]; Martine Sevegrand, *Temps présent, une aventure chrétienne 1937-1947* t. I, *Un hebdomadaire*[9]; Michel Winock, *Esprit, des intellectuels dans la Cité*[10].

Mais comme beaucoup d'entre vous ont connu le CCIF, je me dois de les renvoyer à la thèse de Claire Toupin-Guyot, *Les Intellectuels catholiques dans la société française. Le Centre catholique des intellectuels français (1941-1976*)[11]. Une autre thèse a été consacrée au même CCIF, sous la direction de Pierre Bourdieu, par Jean Tavarès, *L'Église catholique et les intellectuels : le cas du Centre catholique des intellectuels français : essai d'histoire*

[3] La Découverte, Paris, 2004.
[4] Paris, Éditions du Cerf ,1997.
[5] Paris, Fayard, 2001.
[6] Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

[7] Paris , Éditions du Cerf, 2008.
[8] Paris, Éditions du Cerf, 1961.
[9] Paris, Éditions du Temps présent, 2006.
[10] Paris Le Seuil, 1996.
[11] Presses universitaires de Rennes, 2002.

sociale[12]. Elle est restée inédite mais des extraits en ont été publiés dans *Actes de la recherche en sciences sociales*[13] ; c'est une application fidèle de l'épistémologie de Bourdieu

J'arrête là cet inventaire car nous ne sommes pas ici dans un séminaire d'histoire contemporaine. Toutefois ce regard historique est précieux : informatif pour quelques-uns d'entre vous, il permet à tous de mesurer notre héritage et surtout de se demander ce que nous-mêmes nous laisserons. Dans quarante ans, que diront les historiens de la posture prise par les intellectuels catholiques entre les années 1980 et 2010? Que trouveront-ils à dire sur cette période, qui correspond en gros au pontificat de Jean-Paul II? Cette périodisation n'a rien de perfide, car s. Pie X et Pie XII étaient tout autoritaires que lui et intervenaient plus directement encore dans les « affaires de France ».

Cette périodisation n'est en rien non plus une invitation à ouvrir un bureau des pleurs au sujet des marasmes, de l'aphasie et des effritements que l'on a connus ; elle veut tout simplement nous mettre devant notre tâche, envisager les trente prochaines années.

L'Evangile est toujours neuf, et il donne à penser et à vivre. Dans le pessimisme ambiant (voyez à ce sujet la double page du journal *Le Monde* de ce week-end), nous n'avons pas seulement quelque chose à dire mais beaucoup à dire, je l'espère.

En se focalisant seulement sur un bilan du passé, aussi utile soit-il, notre journée de réflexion se tromperait d'objectif, me semble-t-il. Elle pourrait dévier dans l'exercice d'un droit d'inventaire de la politique ecclésiastique romaine, ou dans la recherche de l'identité de l'intellectuel chrétien sous prétexte que la figure de l'intellectuel en général est, elle aussi, en crise. Ou encore si elle surestimait la distinction entre clercs et laïcs quand c'est tous ensemble que nous devons porter la vie chrétienne. Ou enfin si elle perdait trop de temps à proposer un diagnostic de la culture de notre temps, en recourant à de pseudo-concepts comme, par exemple, la sécularisation, comprise comme un tsunami, comme ce fut le cas chez le rapporteur du dernier synode sur la nouvelle évangélisation[14]. Des processus culturels sont tout de même d'une autre nature que les phénomènes telluriques. Face à ces derniers, nous sommes autant sans défense que sans responsabilité, alors que dans les processus culturels nous sommes des acteurs responsables, ce que l'image du tsunami ne peut qu'occulter.

Qu'est-ce que j'attendrais pour ma part de cette journée ? Si, à son terme, on devait esquisser un cahier des charges, je souhaiterais qu'il ne soit adressé à personne d'autre qu'à nous-mêmes. Evitant toute expression du genre « il n'y a qu'à » et « il faudrait qu'on », notre commune réflexion devrait mettre en commun nos besoins et nos ressources potentielles pour aujourd'hui et pour demain. Quelle parole chrétienne nous importe dans les domaines qui sont les nôtres ?

Nous savons déjà que l'Evangile est toujours neuf et qu'il ne s'adresse pas seulement à notre moi intime mais qu'il s'adresse à des hommes et des femmes qui vivent ensemble, dans quels

[12] EHESS, 1980.
[13] n.34, septembre 1980, p. 45-65 et n. 38, mars 1981, p. 49-62
[14] La Documentation catholique 94 (2012) ,1038 : « un tsunami d'influence séculière ».

domaines de notre responsabilité avons nous besoin et envie de réfléchir ensemble, pour collaborer avec nos concitoyens, afin de devenir un peu plus des artisans de vérité, d'attention aux complexités, et par là même des artisans d'un peu plus de justice dans notre société. En réfléchissant avec nous et en constatant notre solidarité dans ces domaines, peut-être qu'un certain nombre de nos concitoyens nous interrogeront sur notre foi.

Mais pour devenir des témoins qualifiés, nous aurons tout à gagner non seulement à réfléchir entre nous, à nous confronter, et grâce à cela, quand nous le pourrons, à prendre position en public. Nous avons déjà essayé de renouer avec cette tradition à travers des colloques et des publications. Mentionnons le colloque sur le devenir de l'islam en France, celui sur le genre, l'enquête et la réflexion sur l'Eglise aujourd'hui. De notre Journée devraient sortir des suggestions et des requêtes en ce sens. C'est l'esprit de notre association qui fait sienne l'adage du droit canon médiéval : « Ce qui concerne tout le monde doit être discuté et approuvé par tous »[15].

Mais nous commençons par écouter trois intellectuels chrétiens de différentes générations qui ont su se faire entendre sur la place publique.

Hervé Legrand op

prof. hon. ICP , vice-président

[15] Cf. Y. Congar, "Quod omnes tangit, ab omnibus tractari et approbari debet", *Revue historique de droit français et étranger* 36(1958), 210-259.